

vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve en lui aucun crime. » (Jean XVIII, 18.)

Pilate fit venir Jésus. Aussitôt la fureur redoubla, « Et les princes des prêtres l'accusaient de beaucoup de choses. » (Marc XV, 3.)

Saint Matthieu : « Accusé ensuite par les princes des prêtres et par les anciens, il ne fit aucune réponse. Alors, Pilate lui dit : N'entendez-vous pas de quelles accusations ils vous chargent ? Mais il ne répondit à aucune de ces paroles ; de sorte que le gouverneur était dans un extrême étonnement. » (XXVII, 12-14.)

« Les Juifs insistaient de plus en plus, et disaient : Il soulève le peuple, enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée, jusqu'ici. Pilate entendant nommer la Galilée, demanda si l'accusé était galiléen. Ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, il s'empressa de le renvoyer à Hérode, qui se trouvait lui-même à Jérusalem en ces jours-là. » (Luc XXIII, 5-7.)

XVI.

JÉSUS DEVANT HÉRODE.

« Hérode voyant Jésus se réjouit : car depuis longtemps il souhaitait de le voir ; parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait lui voir faire quelque prodige. » (Ibid. 5-8.)

Le palais d'Hérode était proche de celui que Pilate occupait alors, et l'on pouvait s'y rendre en peu de temps. C'est là que les légionnaires conduisirent Jésus à cet homme frivole, le tétrarque. Cebel esprit avait souvent ouï parler du Maître, puisqu'il se trouvait en Galilée, ordinairement, dans son château de Tibériade ; mais il

avait dédaigné de chercher à le voir. Il espérait, cette fois, que Jésus le réjouirait par quelque prodige. Le malheureux ! il prenait le Christ, Fils de Dieu, pour un bateleur !

Comme il se piquait, ce renard, d'être disert, il commença par étaler sa propre science, par une foule de paroles, dit saint Luc : *Multis sermonibus*.

« Il lui adressait donc une foule de questions : mais Jésus ne lui répondit rien. Cependant les princes des prêtres et les scribes étaient là présents ne cessant de l'accuser. Mais Hérode avec sa cour le méprisa ; et l'ayant, par moquerie, revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à Pilate. En ce jour-là même Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. » (XXIII, 9-12.)

Jésus ne répond rien à cet homme, qui s'était joué avec la tête sanglante de Jean-Baptiste, au milieu d'un bal, comme il s'était ri de ses conseils, dans l'assemblée des sadducéens, dont il composait sa cour. Le Maître lisait dans cette âme, aveuglée par la débauche, et voyait bien que la vérité, si elle lui était offerte, serait comme une pierre précieuse devant l'animal immonde : il garda le silence, condamnant ainsi la vanité d'Hérode. Celui-ci voulut se venger en revêtant Jésus d'une robe blanche, après s'être moqué de lui, avec sa cour. Il travestissait de la sorte Jésus, en le couvrant de splendeur, comme un magistrat, comme un prince. Il avait raison, au fond : Jésus est prince ; il est Roi ; il est Pontife éternel, l'Innocence incarnée. La robe blanche lui sied bien : elle sera la parure de ses vicaires sur la terre ; et le monde lui-même, qui s'est ri du Christ chez Hérode, ira vénérer le vieillard auguste du Vatican, s'offrant à son admiration dans la robe blanche de Jésus.

« En ce jour-là Hérode et Pilate devinrent amis... »
Que de fois les ennemis sont devenus amis pour persé-

cuter le Christ et son Église. Mais grands et petits ennemis disparaissent, tandis que le Christ, Roi éternel, demeure, et son Église aussi.

Il fut donc ramené au palais Antonia, où Pilate, qui était bon, mais faible, fut touché de le voir traité comme un insensé. Aussi, « ayant convoqué les princes des prêtres, les magistrats et le peuple, il leur dit : Vous m'avez présenté cet homme, comme soulevant le peuple ; et néanmoins l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez. Ni Hérode non plus : car je vous ai renvoyés à lui, et vous voyez qu'on ne l'a pas traité comme un homme qui mérite la mort. » (Luc xxiii, 13.)

Non ; Hérode l'a traité comme un insensé. Ne fallait-il pas que le Christ-Roi expiât l'orgueil et la vanité des hommes, par son silence ? Lui qui est le Verbe de Dieu, certes, il aurait pu parler ; Lui dont les gardes disaient en revenant sans l'avoir arrêté : Jamais homme n'a parlé, comme parle cet homme. Il s'est tû. Dieu souvent se tait, et laisse parler ses ennemis, jusqu'au moment où il lui plaît d'élever la voix. Alors Hérode est bien petit, et ses courtisans aussi.

Quand il eut constaté l'innocence de Jésus, Pilate ajouta : « Après lui avoir infligé un châtement je le renverrai. » (Ibid. 16.)

Il affirme, d'une part, que Jésus n'a rien fait de mal ; et puis il ajoute : je lui infligerai un châtement ! Ce que c'est que la peur ! Il est vrai qu'elle a souvent pour complice l'intérêt personnel. Pilate voulait plaire à César et rester en place, sinon avancer.

Avec son système de ménagement pour tous, il eut recours à un nouveau moyen.

« Il était obligé, dit saint Luc, pendant la fête, de leur accorder la délivrance d'un prisonnier. Mais toute la multitude se mit à crier ; Faites mourir celui-ci et

délivrez-nous Barabbas, lequel à cause d'une sédition faite dans la ville et d'un meurtre, avait été mis en prison. » (Luc xxiii, 17.)

S. Marc : « Cependant Pilate avait coutume, le jour de la fête, de délivrer un des prisonniers, quel que fût celui que le peuple demandât. Or, il y en avait un, nommé Barabbas, qui était en prison avec des séditeux, parce que dans une sédition, il avait commis un meurtre. Le peuple donc étant monté, commença à lui demander ce qu'il lui accordait toujours. Sur quoi Pilate leur répondit : Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ? Car il savait que c'était par envie que les princes des prêtres l'avaient livré. Mais les pontifes excitèrent le peuple à demander qu'il leur délivrât plutôt Barabbas. Pilate reprenant la parole leur dit : Que voulez-vous donc que je fasse du roi des Juifs. Mais eux crièrent de nouveau : Crucifiez-le. Pilate cependant leur disait : Quel mal a-t-il donc fait ? Là-dessus, ils criaient encore plus fort : Crucifiez-le. » (xv, 6-13.)

Pilate avait à son service des soldats romains ; il n'avait qu'à leur dire : Venez et dispersez cette foule avide du sang innocent de cet accusé ; il n'a rien fait de mal : je lui dois de le mettre en liberté. Agissez et veillez sur lui. C'en eût été fini. Mais ce magistrat tremblait pour ses propres intérêts : il allait prévariquer, et le peuple le prévoyait.

Saint Matthieu : « Le peuple donc étant assemblé, Pilate leur dit : Lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus, qu'on appelle Christ ? Car il savait que c'était par envie qu'ils l'avaient livré. Comme il était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste : car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à cause de lui. » (xxvii, 17-19.)

« A la naissance du monde, dit saint Augustin, une

épouse conduisit son époux à la mort : Ève, Adam ; dans la Passion du Christ, une épouse provoque son mari au salut : Claudia, Pilate. » Déjà la vertu de la Rédemption se faisait sentir ; la femme se relevait. Claudia aura des héritières de sa foi, qui sauront rendre à Jésus-Christ le témoignage public de leur amour. Pour elle, le Ménologe grec la rangera parmi les saintes.

Alors se passa cette scène lamentable où l'on vit un magistrat, chargé de rendre la justice, s'en désintéresser publiquement et abandonner un accusé, qu'il reconnaissait être innocent, à la fureur du peuple. Il crut sans doute obéir à son épouse, et à sa propre conscience, en suivant la coutume juive, dont parle le Deutéronome, en ces termes : « Lorsque, dans le pays que le Seigneur Dieu doit vous donner, il se trouvera le corps mort d'un homme qui aura été tué sans que l'on connaisse le meurtrier..... les anciens de cette ville viendront près du corps de celui qui aura été tué, ils laveront leurs mains, et ils diront : Nos mains n'ont point répandu ce sang, et nos yeux ne l'ont point vu répandre. » (xxi, 1-7.)

Cet acte était une trahison, et les mains de Pilate sont demeurées tachées du sang innocent de Jésus. Comme Caïn, meurtrier d'Abel, Pilate s'en ira bientôt disgracié et errant, mourir dans l'exil.

« Pilate, voyant qu'il n'obtiendrait rien, et que le tumulte croissait de plus en plus, fit apporter de l'eau, et se lava les mains devant le peuple, disant : Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. Et tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous, et sur nos enfants.

« Alors Pilate leur délivra Barabbas. » (Matth. (xxvii, 26.)

XVII.

LA FLAGELLATION.

Saint Thomas d'Aquin dit que Jésus a subi toute souffrance humaine. « 1° Il a souffert, dit-il, de la part des hommes ; car les Juifs et les Gentils ont concouru à sa Passion. Les hommes et les femmes ; car les servantes accusaient saint Pierre ; les princes, leurs ministres ou serviteurs, et ses compatriotes eux-mêmes ; le Prophète avait dit (Ps. II, 1, 2) : Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. »

« Il a souffert de la part de ses connaissances et de ses amis, puisque Judas le trahit et que Pierre le renia.

« 2° Toutes les choses qui peuvent être pour l'homme un sujet de souffrance se rencontrent dans sa Passion ; ses amis l'abandonnent ; sa réputation est flétrie ; son honneur est foulé aux pieds par ceux qui le tournent en risée et le couvrent de contumélies ; le peu qu'il possède lui est enlevé, puisqu'il est dépouillé même de ses habits ; dans son âme, il souffre la tristesse, l'ennui et la terreur ; dans son corps, les blessures et les fouets.

« 3° Tous les membres de son corps ont eu une souffrance particulière : à la tête, la couronne d'épines ; aux mains et aux pieds, les clous dont ils ont été percés ; à la face, les soufflets et les crachats ; sur tout le corps, le supplice de la flagellation. Il a souffert dans tous ses sens : dans le tact, par les clous et les fouets ; dans le goût, le fiel et le vinaigre ; dans l'odorat, puisqu'il a été crucifié dans un lieu où gisaient des débris

de cadavres humains et appelé pour cela Calvaire ; dans son ouïe, à cause des blasphèmes et des moqueries dont il était l'objet ; dans sa vue, puisqu'il avait sous les yeux les larmes de sa Mère et du disciple qu'il aimait. » (De la Passion du Christ. Somme, th.)

Disons toutefois qu'en dehors des souffrances morales, la flagellation a été pour Notre-Seigneur une des plus cruelles souffrances physiques qui lui aient été infligées. Dépouillé de ses vêtements jusqu'à la ceinture, il recevait les coups, tantôt sur la poitrine, tantôt sur le dos. Le fouet était fait avec des lanières de cuir, auxquelles étaient suspendues des balles de plomb, des clous, des ossements.

Les licteurs qui infligeaient ce tourment, étaient des hommes choisis pour leur force ; et l'habitude qu'ils avaient de ce cruel service, les rendait insensibles. Nul ne les surveillait, et quand ils s'acharnaient sur leur victime, elle tombait morte à leurs pieds.

La loi romaine ne fixait pas, comme celle des Juifs, le nombre des coups : elle abandonnait le patient aux bourreaux : ceux-ci ne s'arrêtaient que lassés de frapper.

Ajoutons que, vu la sensibilité merveilleuse du corps, en Jésus, et la perspicacité de son âme, la souffrance augmentait et devenait intolérable pour lui : la perfection de ses qualités intérieures saisissait avec une extrême énergie tout ce qui pouvait le jeter dans la tristesse.

Comprenons par là combien vive et profonde dut être la douleur physique et morale qui perça l'âme de notre adorable Maître, quand les licteurs se prirent à frapper sur lui de toute la force de leur haine et de leurs bras. Les chairs volèrent en lambeaux et le sang jaillit de toutes parts. Le Christ eût succombé, si son Père n'avait pas réservé son Isaac pour la mort ignominieuse

de la Croix. Les Évangélistes n'ont pas décrit le supplice de la flagellation de Jésus ; ils l'ont seulement indiqué.

« Enfin, dit saint Marc, Pilate voulant satisfaire le peuple, lui accorda Barabbas, et livra Jésus, déchiré par la flagellation, pour être crucifié. » (xv, 15.)

Le mot : *déchiré par la flagellation*, peint bien l'état dans lequel se trouvait Notre-Seigneur, après avoir subi ce cruel tourment. Il le supporta sans se plaindre, comme un agneau : Il était l'Agneau divin qui portait le péché du monde. Ce péché, nul de nous n'y était étranger. Nous avons, chacun, versé notre goutte d'amertume dans le calice de son agonie : chacun de nous aussi, par le bras des licteurs, a frappé son coup sur la chair virgine du Christ innocent. Pitié, Seigneur, et miséricorde !

XVIII.

COURONNEMENT DE L'HOMME-DIEU.

Notre Maître était arrivé au moment solennel de son couronnement. C'est ici surtout que tout devient étrange aux yeux de l'homme, que saint Paul appelle animal, et qui ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ Spiritus Dei sunt.* (I Cor. ii, 14.)

Pour nous, entendons bien la doctrine de Jésus-Christ : Il vient régner, *regere*, régir les hommes, en les aimant et en souffrant même jusqu'à mourir pour leur salut : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Tel est l'idéal d'un roi, désormais ; d'un roi chrétien.

Or, l'homme est roi. Chaque homme doit se gouverner lui-même, en s'aimant et en souffrant généreusement, afin de régir le peuple de ses facultés intérieures et extérieures selon l'ordre de la raison et de la foi, de manière à ne pas se laisser asservir par ses passions, qui complotent toujours contre la royauté de l'âme, pour la transmettre au corps.

Par conséquent, qui veut régner sur soi, doit renoncer aux plaisirs défendus dont le corps est avide ; selon le langage de Jésus, il doit perdre sa vie animale en la régissant dans l'ordre, au profit de sa vie spirituelle. En un mot, il faut sacrifier le corps à l'âme, sinon l'âme sera sacrifiée au corps.

Or, la maxime de la sagesse : *Media ad finem* : les moyens pour la fin, exige que nous ne fassions pas alliance avec les ennemis de la royauté de notre âme ; mais que nous les tenions à distance, les surveillant toujours pour qu'ils n'arrivent pas à avoir des intelligences dans la place. Ces ennemis s'appellent : avarice, volupté, orgueil, la triple concupiscence dont le Maître a si souvent parlé.

Telle est la doctrine de Jésus-Christ.

Mais bien autre est celle du monde. Le monde n'entend pas souffrir : il veut jouir, sans jamais souffrir. Il sacrifie l'âme au corps ; la vie éternelle à la vie présente ; l'invisible, au visible qui passe et n'est rien.

Et lorsque Jésus-Christ vient crier à ce monde qu'il s'égare, qu'il court à l'enfer, au malheur éternel, ce monde, troublé dans son avarice, sa volupté et son orgueil, essaie de lui imposer silence. Ne pouvant pas empêcher le Sauveur de l'aimer et de vouloir le sauver, il le flagelle, l'emprisonne et le tue. Et ce qui arrive pour le Maître, advient aussi pour l'Église catholique et ses ministres. Seul l'apostat est laissé en paix ; ho-

noré parfois, quoique toujours méprisé, au fond, par les consciences droites ; tel, de nos jours, Giordano Bruno.

Le roi Jésus prêchant une doctrine si opposée à celle du monde, a voulu prendre pour insignes de sa royauté, des choses qui fussent en harmonie avec son enseignement, lequel exige le détachement des biens de ce monde, des plaisirs des sens, et de l'orgueil de la vie. C'est ce qu'il va choisir, et alors que les hommes les lui imposeront, ces insignes en soi dérisoires, Jésus les adoptera pour jamais, et quand les Juifs crieront : Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! ils prépareront au Sauveur son trône glorieux, la Croix, du haut de laquelle il régnera jusqu'à la fin des siècles.

Notre Roi avait donc tout préparé lui-même pour son sacre et son couronnement.

Comme don de joyeux avènement, il avait offert à son peuple la divine Eucharistie, c'est-à-dire sa personne sacrée elle-même : le pain des âmes, leur vie, leur bonheur ; pain mystérieux qui ne manque jamais à sa famille.

Il avait fait la veillée des armes au jardin de Gethsémani, avec ses futurs capitaines ; et si l'on exige des chevaliers et des rois, de passer par des épreuves, certes, Jésus les avait subies avec courage et gloire.

Devant les tribunaux, il avait montré une sagesse incomparable, et une grandeur royale toute divine. Hérode, en le revêtant de la robe blanche, avait reconnu, sans le vouloir, que le Christ est prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech.

Il est d'usage que les rois se baignent et se purifient dans des eaux parfumées, avant de se revêtir de leurs insignes : Jésus s'était baigné dans son propre sang. Ce sang précieux avait inondé sa tête et tout son corps ; et le Père des cieux, du trône invisible de sa majesté, l'avait sacré dans ce sang précieux, plus précieux

que toutes les huiles et tous les baumes de l'Orient.

Pilate lui avait demandé ses titres à la royauté, et il les avait montrés au gouverneur. Tu es roi, lui avait dit ce magistrat : Oui, avait répondu Jésus, tu l'as dit, je suis roi. Né dans la royauté, je viens pour régner, ici-bas, par la vérité. Pilate avait entendu et accepté, puisque désormais, il ne l'appellera plus que Christ, ou Roi.

Mais, Seigneur, où sont vos insignes royaux ? A un roi, il faut un manteau royal, la pourpre. « Les soldats du gouverneur prenant Jésus rassemblèrent autour de lui toute la cohorte, et le dépouillant de ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre. » (Matth. xxvii, 27.)

A vous, Seigneur, qui voulez régner dans l'humilité, quelle couronne peut-on vous offrir ? « Entrelaçant une couronne d'épines, les soldats la placèrent sur sa tête. » (Ibid. 29.)

Et votre sceptre, ô Jésus, quel sera-t-il ? Soldats romains, vous qui avez vaincu le monde et brisé tous les sceptres des rois, vous êtes dignes de choisir celui de Jésus et de le lui offrir : « Ils mirent un roseau dans sa main droite. » (Ibid.)

Et votre trône, Seigneur ? Il ne vous manquera pas. Les Juifs se chargent de vous le donner : la Croix.

Lorsque les foules voulaient se saisir de Jésus, pour le faire roi, il fuyait dans les montagnes : aujourd'hui il réclame ses droits à la royauté et se revêt avec joie de ses insignes. C'est que les Juifs demandaient un roi glorieux, à la façon des princes de la terre : le Christ venait doux et humble ; pauvre et Homme des douleurs : *Vir dolorum*. Ni les juifs, ni les païens, ne veulent de ce roi. Les soldats s'en moquent et à l'heure même, ils vont le crucifier. « Fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient, disant : Salut, roi des Juifs. Et, crachant

sur lui, ils prirent le roseau, et ils lui en donnaient des coups sur la tête. » (Matth. xxvii, 29, 30.)

Maintenant, Seigneur, ne convient-il pas que vous paraissiez devant le peuple revêtu de vos habits royaux, et que vous leur montriez ce manteau de pourpre dont l'éclat doit faire pâlir tous ceux des empereurs et des princes de la terre ? cette couronne, qui verra s'abaisser devant elle toutes les couronnes de la terre ? ce sceptre, qui commandera à tous les sceptres du monde, et qui les brisera, quand ils refuseront de se courber devant sa loi ?

« Cependant Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.

« Jésus donc sortit, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre : et Pilate leur dit : Voilà l'Homme. » (Jean xix, 4, 5.)

Ecce Homo. Oui, Pilate, vous avez noblement parlé : Voilà l'Homme, l'Idéal divin de l'homme. Plus les hommes lui ressembleront, plus ils mériteront ce nom ; plus ils s'éloigneront de ce Modèle, moins ils seront hommes. Jésus est le modèle de l'homme pénitent, de l'homme parfait : Il est l'Homme-Dieu. Et si son visage est couvert de blessures encore saignantes, il les a reçues pour le salut du monde. Ce sont ces blessures qui font sa gloire.

« Quand les princes des prêtres et les satellites l'eurent vu, ils criaient, en disant : Crucifiez-le, crucifiez-le. Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez ; car pour moi, je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.

« Quand Pilate eut entendu ces paroles, il craignit davantage. Et rentrant dans le Prétoire, il dit à Jésus : D'où êtes-vous ? Mais Jésus ne lui fit aucune réponse.

Pilate lui dit donc : Vous ne me parlez pas ? Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous crucifier, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ?

« Jésus lui répondit : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré entre vos mains est coupable d'un plus grand péché. Et depuis ce moment, Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient, disant : Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César ; car quiconque se fait roi, se déclare contre César.

« Pilate, entendant ces paroles, fit amener Jésus dehors et s'assit sur son tribunal, au lieu qui est appelé *Lithostrotos*, et en hébreu Gabbatha.

« C'était le jour de la préparation de la Pâque, vers la sixième heure, et il dit aux Juifs : Voilà votre roi. Mais eux criaient : Mort, mort, crucifiez-le ! Pilate leur dit : Que je crucifie votre roi ? Les princes des prêtres répondirent : Nous n'avons de roi que César.

« Alors donc il le leur livra pour être crucifié. » (Jean XIX, 6-16.)

Pilate avait consommé son crime, et uni son nom à celui de Judas : celui-ci avare ; et celui-là magistrat prévaricateur. Ton nom, ô malheureux gouverneur, est désormais uni aux souffrances du Christ ; du Christ dont tu as reconnu l'innocence : mais que tu as abandonné lâchement, en entendant le nom de César. Le *Credo* catholique dira jusqu'à la fin des siècles : Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui a souffert sous Ponce-Pilate. « Exilé à Vienne en Dauphiné, Pilate se tua de désespoir. » (Glaire, Dict. universel.)

XIX.

AVÈNEMENT DE JÉSUS AU TRÔNE DE LA CROIX.

Il ne restait plus à notre adorable et bien-aimé Roi Jésus, qu'à monter sur le trône immortel, que son Père lui destinait de toute éternité, et à mourir, pour prendre possession de son royaume.

Ses ennemis se hâtèrent de confectionner une croix, dont ils chargèrent ses épaules sacrées, et de lui adjoindre deux criminels, condamnés à mourir avec lui, l'un à droite, l'autre à gauche. Le cortège se forma : le centurion, en avant, suivi de ses hommes ; puis Jésus, bien gardé, portant sa croix, avec les deux voleurs, chargés aussi, chacun, de l'instrument de son supplice. Ils se mirent en marche. Jésus avait été revêtu de ses habits ; mais il gardait sur la tête sa couronne d'épines, et il marchait par la voie douloureuse, se rappelant alors ces versets du prophète Isaïe : « *Un petit enfant nous est né*, et un fils nous a été donné ; il portera sur son épaule sa Principauté ; et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix pour lui n'aura pas de fin. Il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume, pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais : c'est le zèle du Dieu des armées qui fera ces choses. » (Isaïe IX, 6, 7.)

« Après s'être joués de lui, dit saint Marc, les soldats le dépouillèrent de la pourpre et le revêtirent de ses habits ; puis ils l'emmenèrent pour le crucifier. » (XV, 20.)

Saint Jean : « Alors Pilate le leur livra pour être